

# LES CAVES DU VATICAN

M. André Gide a fait une pièce de ses Caves du Vatican.

Le lui avait-on demandée ? La fit-il de lui-même, poussé par quelque démon du théâtre ? C'est ce que nous ne dirions pas, quand bien même nous le saurions. Pourtant, c'est bien la première question que se fait le spectateur qui, comme moi, avait pris tant de plaisir à lire le livre.

Je me souviens de certaines vacances en Belgique au cours desquelles je le lus. Bien que de très un pays si semblable au nôtre, j'étais néanmoins à l'étranger ! Grâce à André Gide j'éprouvai alors la délicieuse sensation d'avoir, sous les yeux, un vivant témoignage du génie littéraire de la France. J'avais, de plus, la certitude de côtoyer les rives d'une des plus belles in-

telligences actuelles. A travers les singulières figures (assez peu recommandables, il faut bien le dire) de Lafcadio et de Frothos, à travers ce qu'elles peuvent exprimer de cynisme, je voyais surgir une à une toutes les démarches d'un esprit pénétrant qui représente bien, pour peu qu'on veuille trouver en lui une raison de philosophe, le type renouvelé des disciples du scepticisme, instigateurs de nos grands courants intellectuels.

Hélas ! de tout ceci je n'ai retrouvé, à la Comédie-Française, qu'une histoire : celle d'un escroc dont les buts sont à peine discernables et autour de qui des personnages subsidiaires viennent raconter leur vie sans qu'on sache trop pourquoi.

D'une œuvre dont l'intrigue n'est à considérer que sur le plan de la farce l'auteur nous dit avoir voulu écrire une « sottie » au théâtre il n'est à peu près resté que cela. M. André Gide n'est pas un auteur comique, ce qui est dans ses « Caves du Vatican » dépasse trop la conception que nous nous faisons de cette branche majeure de l'art dramatique pour être entendu sans une transcription tout à fait particulière. L'esprit qui s'en dégage, quoique sinistre, est pourtant de nature à satisfaire un public qui applaudit à Pirandello ou à Bernard Shaw, ou, si nous voulons envisager une masse de spectateurs plus considérable : celui qui prend un plaisir certain à des films comme : « To be or not to be » ou « Noblesse oblige ». L'humour noir étant à la mode, nul doute que le sujet (à ne considérer que lui) ne soit en cela un bon scénario. Il fallait, pour que la métamorphose fut parfaite, une expression nouvelle ; car c'est dans l'adaptation pour la scène qu'il faut, je crois, aller rechercher les raisons de notre déception. Cette adaptation a été faite par l'auteur lui-même. Or, il est bien rare qu'un auteur possède, pour une même œuvre, la faculté indispensable de double vue. Ce qu'il avait en lui de richesses pour un roman ne devient pas, par sa seule volonté, matière à comédie. L'expérience de « la Peste », de Camus, nous avait déjà réappris cette leçon.

Cela tient davantage du fait psychologique de la paternité que du talent proprement dit. A chacune de ses créations l'auteur accorde une importance qui varie selon ses plus intimes préoccupations. Mais la hiérarchie qu'il instaure ne sera pas forcément la plus convaincante pour le lecteur.

Dans l'esprit du lecteur les protagonistes des Caves du Vatican ont plus ou moins de relief selon les chapitres. La pièce, elle, accuse surtout celui de Frothos. On n'y sent plus, comme dans le roman, l'étrange Lafcadio rôder alors même que l'histoire semble s'être éloignée de lui. Anthime, le vieux savant franc-maçon soudain touché par la grâce, esprit fort devenant mystique, n'est plus qu'une silhouette de théâtre. Fleurissoire a conservé un peu de sa saveur originelle, mais tant d'autres ne sont plus qu'esquisSES. Oui, je crois que c'est la transposition par l'auteur lui-même qui nous vaut cette impression de flou, d'inachevé, d'à peine dit. Il y a trop de personnages à suivre, pas assez de développement, trop de sketches qui n'ont rien à voir avec cette unité indispensable au théâtre.

Avant tout, il y avait à faire une discrimination. Si l'on voulait faire porter l'action davantage sur ce Frothos qui, en artiste, invente l'histoire du pape prisonnier afin d'escroquer quelques naifs et se donner la joie de jouer à cache-cache avec l'ordre bourgeois, du moins ne fallait-il pas le noyer dans des intrigues qui, pour la plupart, nous ont donné envie d'en savoir plus long. La pièce est plutôt une illustration du livre qu'une œuvre particulière avec sa vie propre et ses autres personnels. Sans cesse, au cours de la représentation, nous faisons appel à nos souvenirs de lecteur ; nous guignons le point de repère qui va nous ramener à tel passage du livre. J'aurais aimé causer avec un spectateur qui de l'ait point lu ; j'aurais voulu lui demander s'il s'y retrouvait. Hélas ! j'étais entouré de « connaisseurs » qui établissent entretenir avec M. André Gide un dialogue plein de sous-entendus...